

L'élégance désinvolte d'un Lorenzaccio dans la lignée de Jean Vilar

Article paru dans l'édition du 29.07.00

Avignon/Théâtre. Jean-Pierre Vincent fait entendre la voix et montre la liberté d'Alfred de Musset dans le décor naturel du Palais des papes

Lorenzaccio dans la Cour d'honneur ! Si peu preneur que l'on soit des radotages, des comparaisons avec les acteurs et metteurs en scène qui jouèrent la même pièce - et c'est, le plus souvent, histoire de pleurnicher - comment ne pas se rappeler que Vilar, il y a un demi-siècle (à deux ans près), confia le rôle de Lorenzo à son Gérard Philipe chéri ? Jean-Pierre Vincent, un gamin dans ce temps-là, y a pensé, lui. Son Lorenzaccio a tout l'air d'être un salut à Vilar, salut bienséant, discret, pas filial mais presque - la classe ! Même économie des ressources ; même simplicité du dispositif et des allées et venues ; même promptitude de la démarche d'ensemble ; même démarcation à vif des tableaux ; même élégance souveraine, pour un peu désinvolte, à exprimer en profondeur, sans la laisser voir ni entendre, la gravité du propos.

Avant même que les choses commencent, le décor de Jean-Paul Chambas annonce la couleur : garder à ce palais sa force d'expression. Or, la vue des spectacles, dans cette cour, est chaque fois contrariée par le fait que l'estrade de jeu coupe la ligne des arcs de l'architecture. Jean-Paul Chambas élimine ce travers en disposant quelques toiles légères, et qui, dans des teintes rouge orangé plutôt transparentes, s'accordent à la crise, aux désordres, aux mystères, qui agitent la Florence de Musset.

Les costumes sont ceux de l'époque d'Alfred de Musset : les lendemains de 1830. Ce qui va de soi, pour deux raisons. La première est que Musset, sans être guère une tête politique, a le coeur à gauche, vive la République !, et qu'il est, lorsqu'il écrit Lorenzaccio, méchamment obsédé par l'échec de 1830 comme par la gadoue de la Restauration. Cette désillusion de 1830, Musset ne cesse d'y revenir dans les chroniques qu'il donne au journal Le Temps et elle est présente dans les échauffements, manifestations, emprisonnements qui jalonnent Lorenzaccio.

La seconde raison de vêtir Lorenzo, Cibo, Strozzi, tout ce monde, en fracs noirs et hauts-de-forme, c'est que ces revenants n'ouvrent les lèvres que pour faire entendre la voix d'Alfred de Musset. Or cette voix est un miracle. D'une vie immédiate inouïe. Absolument libre, vigoureuse, souple, pure, aisée, jeune, joyeuse, insolente, lumineuse, bagarreuse, sans cesse heureuse. Unique. Géniale. L'élixir de vie des pièces de Musset, Fantasio, On ne badine pas, Les Caprices, Lorenzaccio comme toutes les autres, c'est l'énergie de cette voix-là, de cette grande mer si bleue là, qui se dresse et emporte tout. Et qui présente ce phénomène, si éternelle qu'elle soit, d'être carrément datée. Si ce Lorenzaccio mis en scène par Jean-Pierre Vincent et vêtu par Patrice Cauchetier file si grand train d'un si bel air, s'il salue de loin, nous l'avons dit, la si haute tenue des scènes de Vilar, il le doit, pour une bonne part, à ce que nos yeux voient ce qu'ils entendent : un contestataire de 1830, qui chamboule tout, à son aise.

OSER TRAHIR Couvrant ses pages à la va-vite, Musset ne s'est pas retenu. Devenue théâtre, la durée de Lorenzaccio n'est plus celle de son écriture ni de sa lecture. Elle devient alors plus longue. D'où, pour être fidèle à l'auteur, l'obligation de le trahir : d'oser des coupes. Vilar avait été brutal, mais c'est qu'il tenait à Philipe au moins autant qu'à Musset. Il semble que Jean-Pierre Vincent, en compagnie de Bernard Chartreux, ait su, mieux que personne, comme disent les coiffeurs, « rafraîchir ». Clouzot, montant son Salaire de la peur, déclarait : « Lorsque c'est trop long, je coupe dans les panos, dans les travellings, personne n'y verra rien... » - il disait cela pour calmer Montand, inquiet de voir sa tronche rétrécir. Les Opinel Vincent-Chartreux ont juste grignoté de-ci, de-là. Des doigts de fée. Et cela aussi fait de cette mise en scène un exploit.

S'il fallait à tout prix chercher, à ce Lorenzaccio, la petite bête, ce serait, en toute injustice, regretter que Jean-Pierre Vincent n'ait pas repris deux scènes que Musset avait écrites, et qu'il n'a pas publiées. Pas osé. Lorenzo y dépassait les limites admises des convenances et ses amours très physiques avec le duc Alexandre y apparaissaient, gros comme une maison. Du temps de Musset, l'amour des hommes entre eux n'était pas, comme du temps de Racine par exemple, un signe extérieur de richesse, un privilège du gratin. Le geste de recul de Musset est regrettable, Lorenzo et le duc gagnaient, en mystère comme en liberté, à se laisser surprendre au lit.

Jean-Pierre Vincent a conduit les comédiens de la même main avisée, ferme, qu'il avait eue lors de ses Caprices de Marianne. Musset lui réussit. Jérôme Kircher, Lorenzo très sensible, indécis, rêveur, caché, est on ne peut plus attachant. Richard Sammut donne un duc Alexandre vrai brigand, sourd aux évidences, fascinant. Les acteurs renommés, tels Madeleine Marion, François Clavier, Louis Merino, sont au top. Les comédiens sont une armée, tous sobres, nets, parfaits. Qu'ils fassent comme s'ils étaient, un par un, nommés ici. Avec eux aussi, ce Lorenzaccio est l'un des grands soirs de Jean-Pierre Vincent.

MICHEL COURNOT